

AVANT-PROPOS

POUR LA SECONDE ÉDITION

Quand je me considère, je me désole, mais quand je me compare, je me console. En près de trente ans de pratique de la philosophie, j'ai eu, je crois, *une* idée qui mérite d'être considérée comme éventuellement nouvelle et originale. Dans mes jours sombres, je me dis que ce n'est vraiment pas beaucoup. Lorsque je suis de meilleure humeur, je trouve que ce n'est pas si mal et que cela me situe, parmi mes collègues philosophes, dans une assez honnête moyenne.

J'ai présenté cette idée en 2010 dans le livre intitulé *Les voies du salut. Un essai philosophique*. Cet ouvrage est aujourd'hui épuisé. Plutôt que de le réimprimer à l'identique, l'éditeur et moi-même avons préféré en donner une nouvelle version, plus accessible que la précédente.

En effet, même si j'avais tenté de rédiger mon texte de 2010 de façon à ce qu'il soit abordable par un public un peu plus large que celui des seuls professionnels de la

philosophie, sa lecture demeurait exigeante : il était long (420 pages) ; certains passages, notamment sur Heidegger, proposaient des discussions techniques et parfois jargon-nantes ; je citais abondamment les auteurs auxquels je fai-sais référence ; je l'avais doté d'un fort lourd appareil de notes de bas de page (plus de 650 notes, représentant près du tiers de l'ensemble !) qui lui conférait peut-être comme un vernis d'érudition mais ne le rendait pas spécialement maniable ; il conservait enfin quelque chose de l'âpreté du travail universitaire dont il était issu.

Qu'on ne se méprenne pas ici sur mes intentions et qu'on ne voie surtout pas dans ce travail de réécriture une sorte d'acte de repentance pour la forme et le style de mon texte de 2010. Je ne suis pas du genre à cracher dans la soupe universitaire, qui m'a nourri et me régale encore. Je suis persuadé que la philosophie reste en son essence un type de discours ardu, souvent aride ; qu'un livre de phi-losophie, donc, ne peut ni ne doit se lire comme un ro-man (avec plaisir, d'une traite, sans efforts) ; et que ceux qui cherchent à faire croire le contraire sont au mieux des ignorants et dans bien des cas des imposteurs. J'estime aussi que l'érudition est nécessaire à l'éclosion de toute pensée digne d'intérêt, tout comme est souvent utile sa manifes-tation dans les notes de bas de page.

Mais deux considérations m'ont engagé sur la voie de la réécriture, qui a abouti au présent volume : d'une part, j'ai pensé que publier, sur une question qui est, littéralement,

une question *de vie ou de mort*, un texte « que seuls pourraient lire et comprendre des collègues universitaires était dénué de sens, [...] voire immoral. Aussi dénué de sens que si un boulanger ne faisait ses petits pains que pour d'autres boulangers » (Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*) ; d'autre part il m'a semblé que je pouvais, une fois accompli l'austère et probe — et je le redis : nécessaire — travail de recherche quelque peu savant, exposer mon « idée éventuellement nouvelle et originale » de façon plus légère, sans perte majeure sur le fond.

J'ai donc entièrement repris et remanié, pour l'alléger, mon texte de 2010. J'ai réécrit certains passages, parfois pour les simplifier, parfois aussi pour tenir compte d'objections et de remarques qui m'ont été faites. J'en ai éliminé d'autres. J'ai très sévèrement taillé dans les notes de bas de page — sans pousser toutefois la coquetterie, ou le snobisme, jusqu'à les éliminer toutes. J'ai supprimé les annexes et la copieuse bibliographie qui achevaient le livre. De la sorte, ce qu'on va lire n'est peut-être pas, à proprement parler, un nouveau livre, mais constitue au moins une version considérablement renouvelée de mon texte de 2010.

Lorsqu'ils ont la chance de voir un de leurs ouvrages réédités, mes collègues en proposent en général une « seconde édition revue et augmentée ». Ce qui suit constitue une « seconde édition revue et diminuée » des *Voies du salut*. J'ose espérer que cette diminution, quantitative, n'est

pas allée de pair avec un amoindrissement qualitatif de l'intérêt des propositions de l'ouvrage, mais qu'elle ressemble plutôt à une de ces cures d'amaigrissement qui permettent de mieux apercevoir la charpente, la structure, les articulations d'un corps, si bien qu'on trouvera ici de façon plus nette et incisive les thèses d'un livre que les amateurs d'ouvrages savants pourront au reste toujours consulter dans sa première version. Je serais un auteur comblé si cette seconde édition permettait une diffusion quelque peu élargie de *l'idée* que je défends, et de nouveaux échanges et discussions¹.

1. On peut me contacter à l'adresse : voiesdusalut@gmail.com

Je me tiens à disposition de quiconque désirerait organiser une conférence ou un débat (serein et respectueux) sur le thème de ce livre, ou sur des sujets connexes.

INTRODUCTION

« Avancer à pied sec au milieu de la mer »

« Ma seule affaire était de me sauver — rien dans les mains, rien dans les poches — par le travail et par la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage, je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? »

Jean-Paul Sartre, dernière page de *Les mots*

J'ai longtemps pensé que ce texte n'aurait pas d'introduction, pour deux raisons.

La première tient à ma propre expérience de lecteur : je n'apprécie guère à l'accoutumée cette prose (préfaces, liminaires, avant-propos, avertissements, etc.) dont les auteurs croient utile de faire précéder leurs travaux. Une autosatisfaction pénible s'y étale souvent. Les effets de manche tonitruants (« Vous allez voir, lecteurs, ce que vous allez voir ! ») préludent presque inévitablement à la déception

(« Quoi ? Ce n'était que cela ! ») qu'induisent les promesses mal, ou pas du tout, tenues. On s'y engluie dans une réflexion au second degré destinée à expliquer ce qu'on a voulu expliquer par la suite. Les présentations synthétiques du contenu des pages à venir tuent pour ainsi dire le suspense et tarissent d'emblée le désir de découvrir les thèses de l'ouvrage. Etc.

La seconde raison tient à mon projet d'auteur. Ce livre est conçu comme un parcours qu'il convient d'accomplir dans l'ordre proposé, sans savoir à l'avance ce qui va se dire ou se passer. Non seulement, d'un point de vue logique, la démonstration repose sur une progression ordonnée dont les grandes étapes sont scandées par les quatre sections du livre ; mais encore, du point de vue de la rhétorique ou des procédures de conviction mises en œuvre, l'exhibition inaugurale et brutale de certaines thèses défendues à la section IV (qui constitue le cœur de l'ouvrage) provoquerait sans doute quelques malentendus et réticences préjudiciables à la bonne intelligence de l'ensemble, alors que la lecture préalable des sections I à III devrait permettre de les dissoudre ou de les surmonter. Le lecteur est donc prié de bien vouloir, s'il lui plaît, respecter les règles du jeu qu'il lui est demandé de jouer, c'est-à-dire de lire ce texte et de parcourir le chemin proposé *dans l'ordre*, et sans que lui ait été indiqué de manière anticipée et explicite où tout cela va l'emmener. Dans le même ordre d'idée, pour alimenter un peu le suspense et encadrer l'ouvrage

de deux balises, le choix du texte de l'Exode placé en *incipit* et celui du titre de la présente introduction (« Avancer à pied sec au milieu de la mer ») ne seront expliqués que dans les dernières pages (§ 359). Les amateurs d'énigmes ou de devinettes pourront s'interroger en cours de lecture sur les raisons de ces choix.

Longtemps donc, j'ai pensé que ce livre n'aurait pas d'introduction. Le lecteur peut néanmoins constater qu'il est en train d'en parcourir une. Il la doit à l'amicale, douce et persuasive insistance d'un éditeur qui, mieux au fait que moi de ce qui convient en ces matières, a fini par me convaincre de surmonter mes réticences. En tentant de ne pas trop dévoiler le contenu des pages qui suivront, voici en quelques mots de quoi parle ce livre, comment il en parle, et pour quoi il a semblé bienvenu d'en parler.

*

Même si la notion ne sera abordée pour elle-même que de façon tardive (§ 207), le thème central de ce livre est le salut. De prime abord, il s'agit d'une notion obsolète ou périmée, d'un vieux concept qui connut peut-être ses heures de gloire dans d'autres univers intellectuels et culturels que le nôtre, mais qui n'a plus guère cours désormais et dégage quand on persiste à s'y intéresser un rance fumet de sacristie. À y regarder de plus près, le statut contemporain de cette notion apparaît toutefois assez complexe : si

son sens est rarement déterminé, elle est loin en revanche d'avoir perdu toute *actualité*, au moins dans la mesure où son usage est encore fréquent. C'est notamment le cas dans trois types de discours bien différents, dont une rapide analyse permettra de préciser le projet et les démarches du présent ouvrage.

*

Le premier type de discours est le langage ordinaire, dans son usage le plus banal : on se dit « salut » quand on se croise ou se quitte, ce qui, même si celui qui utilise le mot dans ce genre de situation n'en a pas conscience, fait écho à une très ancienne pratique consistant à souhaiter le salut à son interlocuteur (voir § 207). Étymologiquement aussi bien que notionnellement reliés à celui du salut, les thèmes du sauveur ou du sauvetage sont récurrents dans le discours politique (tel personnage est considéré comme le « sauveur de la patrie », on organise des « comités de salut public », Charles de Gaulle intitule *Le salut* le tome III de ses mémoires consacrés à la période 1944-1946), sportif (tel joueur a « sauvé son équipe »), économique (le « sauvetage d'une entreprise »), informatique (on « sauve » ou « sauvegarde » ses données). En 2006, les adolescents européens ont fait un triomphe à une chanson du groupe de rock allemand Tokio Hotel intitulée *Sauve-moi (Rette mich)*. La chanson *Save Me* sert de générique à la série

télévisée *Smallville*, qui raconte la jeunesse de Superman. Enfin, de façon plus amusante mais pas moins curieuse, au moment où ces lignes sont écrites, on trouve sur les rayonnages des supermarchés un singulier gel douche « Axe. Lendemain difficile, anti-*hangover* » (en français : « anti-gueule de bois »). L'emballage du produit indique sans ambiguïté que son cœur de cible est constitué par les jeunes mâles hétérosexuellement très actifs (ou se concevant tels), tandis que la notice en décrit les effets dans un lexique qu'on croirait droit venu d'un cours de théologie : « Gel douche *miracle* [...] qui *sauve* votre matinée et vous *ramène à la vie* même après une nuit courte et agitée. »

Ce premier repérage confirme que le thème du salut est encore présent dans le langage ordinaire, mais comme usé, démonétisé, rendu proche en définitive de l'insignifiance par son utilisation dans des domaines très divers. On peut néanmoins se demander si ces occurrences ne constituent pas comme des échos affaiblis de problématiques anciennes ou de préoccupations vénérables, ou encore des sortes de braises auxquelles un souffle approprié pourrait redonner quelque activité. Réactiver ces braises en les repérant puis en les examinant dans le contexte contemporain où elles sont insérées constitue ainsi un des buts de cet ouvrage, et une de ses façons de procéder. Culturellement parlant, sans ignorer que, comme le disait Charles Péguy, « Homère est nouveau ce matin, et [que] rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui », sans laisser croire non plus

que je préfère toujours la lecture du journal du matin à celle d'Homère, j'ai ainsi parfois, et délibérément, choisi de citer et d'analyser le premier plutôt que le second, d'aller humer l'air du temps littéraire, culturel, d'y rechercher allusions, remarques, récits permettant de nourrir les analyses de ce livre. C'est notamment le cas de la section III (§ 113-180) où la réflexion sur les « mauvaises actions » ou les « fautes morales » part du monde comme il est et de la conscience commune plutôt que de faire d'emblée appel à des traitements philosophiques techniques ou à des problématisations canoniques de ces questions. Méthodologiquement parlant, au lieu d'aborder bille en tête la question du salut telle qu'elle a pu être classiquement posée, j'ai tenté d'aller vers elle en partant d'interrogations contemporaines qui peuvent y conduire, notamment celles sur la croyance (I, § 37-55) et la mort (II, § 63-102).

Cette façon de procéder n'a pas que des avantages. Les amateurs d'Homère se lasseront vite du journal. Les lecteurs de ce dernier peineront parfois à le reconnaître dans le traitement qu'il subit. La patience de tous sera mise à l'épreuve par le parcours proposé, puisqu'il faudra attendre la section IV (§ 188-285) pour que soit enfin abordé tel qu'en lui-même le thème du salut. Mais ce repérage, ce malaxage et cette reprise des éléments de théorie du salut épars dans nos façons de penser et nos interrogations communes permettent aussi de redonner un peu de vigueur à ce thème et de montrer en quoi il est encore pertinent.

C'est, autrement dit, une manière de souffler sur les braises plus haut évoquées. Loin de moi l'ambition — si c'en est une — de (res)susciter ainsi un brasier. Mais je ne désespère pas de ranimer çà et là quelques flammèches.

✱

La philosophie moderne et contemporaine est le deuxième univers où, de façon assez inattendue, se rencontre le thème du salut. Alors que cette notion conserve, en son usage technique, des connotations fortement religieuses et plus spécifiquement chrétiennes, on la retrouve en effet chez des philosophes qui ne sont pas réputés pour leur adhésion au christianisme, ou se montrent même très critiques à son égard. C'est le cas de Spinoza qui, dans *l'Éthique*, entend « conduire son lecteur, comme par la main, à la connaissance de l'esprit humain et de sa suprême béatitude » (début de la partie II), identifiée par la suite au « salut » (V, 36, scolie). Nietzsche constitue un autre exemple à la fois frappant et ambigu, sur lequel on reviendra (§ 55 et 339). Il se pose, comme on le sait, en adversaire acharné du christianisme et de sa théorie du salut conçu comme « rédemption », caractéristique d'une volonté de puissance affaiblie et d'une foi qui relie à des « arrière-mondes » : « Quand on détourne le sérieux de la conservation de soi, de l'accroissement de l'énergie du corps, *c'est-à-dire de la vie*, lorsqu'on interprète l'anémie

comme un idéal, le mépris du corps en “salut de l’âme”, qu’est-ce d’autre qu’une recette pour la décadence ? » (*Ecce homo*, « Pourquoi j’écris de si bons livres », Aurore, § 2). Mais Nietzsche semble promouvoir, à sa subversive façon, une pensée qui prétend, elle aussi, conduire au salut si du moins on entend par là, comme y invite l’étymologie (voir § 207), la santé, une guérison, le résultat d’un processus de lutte contre la maladie et l’affaiblissement : « Une autre question m’intéresse, et le “salut de l’humanité” en dépend bien plus que d’une quelconque curiosité pour théologiens, c’est la question de l’alimentation » (*Ecce homo*, « Pourquoi je suis si malin », 1) ; « La guerre et le courage ont fait plus de grandes choses que l’amour du prochain. Ce n’est pas votre pitié, mais votre bravoure, qui sauva jusqu’à présent les victimes » (*Ainsi parlait Zarathoustra*, I, « De la guerre et des guerriers ») ; « Ah ! Que quelqu’un les [les prêtres] sauve de leur Sauveur ! » (*ibid.*, II, « Des prêtres »). De façon moins immédiatement critique, le mot est aussi présent chez Jean-Paul Sartre, non seulement dans le célèbre texte final des *Mots* placé en épigraphe à la présente introduction, mais aussi dans une note de bas de page quelque peu mystérieuse, à la fin de la section de *L’être et le néant* intitulée « Deuxième attitude envers autrui : l’indifférence, le désir, la haine, le sadisme » : « Ces considérations n’excluent pas la possibilité d’une morale de la délivrance et du salut. Mais celle-ci doit être atteinte au terme d’une conversion radicale dont nous ne pouvons parler ici. » Dans ses

Remarques mêlées, Ludwig Wittgenstein écrit de son côté : « Si je dois *réellement* être sauvé, alors c'est la *certitude* qu'il me faut, non la sagesse, les rêves, la spéculation. [...] C'est mon âme avec ses passions, pour ainsi dire avec sa chair et son sang, qui doit être sauvée, non mon esprit abstrait. » Dans une interview donnée en 1983, Michel Foucault déclare, à la fois énigmatique et fascinant : « Je sais que le savoir a pouvoir de nous transformer, que la vérité n'est pas seulement une manière de déchiffrer le monde [...] mais que, si je connais la vérité, alors je serai transformé. Et peut-être sauvé. Ou alors je mourrai mais je crois, de toute façon, que c'est la même chose pour moi. » Parmi les philosophes contemporains qui ont fait le choix de s'adresser au grand public, Luc Ferry (*Quel devenir pour le christianisme ?*) entend quant à lui défendre « une philosophie qui serait, comme la religion, une doctrine du salut, mais lucide, par la raison et par soi-même, plutôt que par Dieu et par la foi ». Etc.

Ces textes présentent trois points communs : le thème du salut y est, pour diverses raisons, inattendu, et peut laisser perplexe ; on pressent en les lisant qu'il s'agit d'une notion importante, qui renvoie à une préoccupation essentielle chez l'auteur qui en use ; mais le contexte de ces textes, et souvent l'œuvre entière des philosophes en question, ne permet pas de se faire une idée précise de ce qu'il faut y entendre par « salut » ou par le fait d'être « sauvé ». Un tel flou notionnel était sinon légitime, du

moins admissible, dans l'univers de la parole ordinaire. Il est plus gênant dans un discours de type philosophique qui prétend à la clarté et à la rigueur conceptuelle. Qui aimerait simplement comprendre *de quoi on parle* dans ces textes, et dans bien d'autres, est donc conduit à une série de questions : qu'est-ce que ce salut encore évoqué par ces grands noms de la philosophie ? Doit-on être sauvé, et de quoi ? Si ce processus de « sauvetage » doit avoir lieu, comment s'opère-t-il ? Quel est alors le rôle d'un éventuel « sauveur » ? Le livre qu'on va lire tente de prendre au sérieux ces quatre questions.

La réflexion que propose cet ouvrage et la démarche qu'il met en œuvre pour répondre à ces questions entendent rester strictement *philosophiques*. Ce point important appelle trois précisions.

a) « Philosophique » qualifie ici, très classiquement, une réflexion argumentée de type spéculatif conduite de façon rationnelle, en usant de ce que Descartes appelait la « lumière naturelle », c'est-à-dire les capacités de réflexion dont tous les êtres humains sont naturellement dotés — ce qui exclut, par exemple, l'appel aux lumières « surnaturelles » d'une « révélation ». Ainsi, de droit et idéalement, les pages qui suivent sont accessibles à tous, c'est-à-dire que les thèses défendues et la manière dont elles sont établies devraient être intelligibles et susceptibles d'être prises pour objet d'une discussion par tout lecteur faisant usage

de sa raison. À l'intérieur de ce cadre philosophique général, il faut toutefois distinguer deux mouvements dans l'ouvrage. Les trois premières sections (sur la croyance, la mort, les mauvaises actions) sont de philosophie toute pure au sens où non seulement la façon de réfléchir mais aussi les contenus abordés y sont accessibles au moyen des capacités intellectuelles dont les hommes sont naturellement dotés. En revanche, la section IV (sur la libération) propose une réflexion qui ressortit en partie à ce qu'on peut appeler la « théologie philosophique » : elle prend pour objet une proposition p un peu spéciale (on verra laquelle aux **§ 188 et 196**) dont la vérité n'est pas susceptible d'être rationnellement établie (**voir § 262**). Se basant sur les résultats obtenus dans les sections précédentes, on réfléchit alors philosophiquement en se demandant « si p est vraie, que se passe-t-il ? », « quelles sont les conséquences du fait de tenir p pour vraie ? ». L'intérêt de tenir ainsi un discours philosophique sur une semblable proposition sera précisé au **§ 273**.

b) Il ne faut en aucun cas confondre « prétendre proposer une approche philosophique de la question du salut » et « prétendre que le salut s'opère, voire s'opère exclusivement, par la connaissance philosophique ou grâce à elle ». La première prétention est effectivement celle du présent ouvrage. Il est en revanche, comme on le verra (**§ 265 et 273**), éloigné de la seconde, qui s'apparenterait à certaines formes de « gnose » réservant le salut à une minorité

d'initiés ou à l'élite supposée des gens capables de faire de la philosophie.

c) Enfin et sur le fond, ces pages défendent *une certaine idée de la philosophie*, aujourd'hui quelque peu mise à mal, en particulier parmi les professionnels de la philosophie. Schématiquement, une notable partie de la philosophie contemporaine connaît en effet depuis une centaine d'années une évolution — à mes yeux : une dérive — hyperthéoriciste, ou positiviste. Dans ce mouvement qui a des racines européennes et qui se développe surtout dans une partie du courant de pensée dit « analytique », sont *grosso modo* tenues pour légitimes les réflexions de logique, de philosophie des sciences, ou encore une certaine forme de métaphysique portant sur des notions très abstraites (« cause », « substance », « esprit »). Mais dès que l'objet proposé à la réflexion entretient un rapport étroit avec la pratique, la vie concrète, la morale ou l'éthique au sens large, bon nombre de ces philosophes deviennent timides, précautionneux à l'excès, pusillanimes, comme paralysés au motif que ces domaines font partie de ceux dont on ne peut parler rigoureusement. On prétend alors que toutes les réflexions qui concernent la pratique, la vie concrète, la morale ou l'éthique au sens large relèvent de la « psychologie », ou de la « métaphysique », voire de la « théologie », en lestant ces termes d'une nuance péjorative qui les renvoie aux ténèbres de la mauvaise philosophie.

Je ne suis pas de ceux qui pensent ainsi. En général tout d'abord, et contre cette conception positiviste de la philosophie, je souscris sans hésiter à la grande tradition classique qui fut celle de Platon, Aristote, Sénèque et Marc Aurèle, Descartes, Spinoza et bien d'autres : celle qui considère la philosophie comme un « exercice spirituel » et une « manière de vivre », celle qui définit la philosophie comme une *sagesse*, c'est-à-dire non seulement l'apprentissage d'un savoir mais aussi la mise en œuvre d'une « méthode de progrès spirituel » (ce qui ne signifie pas la *seule* « méthode de progrès spirituel ») pouvant rendre meilleure la vie de celui qui l'acquiert et la met en pratique. D'un point de vue plus personnel ensuite : c'est une chance à mes yeux, un anachronisme naïf ou une confusion théorique préjudiciable pour d'autres, mais je n'ai jamais réussi à dissocier la philosophie et la vie, et plus précisément ma pratique de la philosophie et mon existence concrète, sous tous ses aspects. On ne s'étonnera donc pas que ce texte soit en quelque façon *engagé*, non pas au sens où il ferait œuvre militante ou prosélyte, mais parce qu'il aborde des questions qui m'intéressent et me concernent, et dont je suppose qu'elles peuvent intéresser les lecteurs et concerner leur vie. Il les aborde avec l'espoir que l'activité philosophique de clarification des concepts et des thèses peut, finalement et comme on dit, « apporter quelque chose », avoir des répercussions existentielles bénéfiques, des retentissements positifs sur les façons de vivre. Il les aborde aussi

avec une forme d'engagement personnel dont le moindre des motifs n'est pas une forme de tristesse, et d'irritation parfois, à constater que, dans les milieux intellectuels, philosophiques, universitaires où j'évolue, une forme culturelle, un univers doctrinal ou encore une vision du monde importante — le christianisme — sont en train, pour des raisons qu'il n'y a pas à déterminer ici, de tomber dans un discrédit théorique à peu près total. Cette manière d'indifférence critique teintée de mépris ou de condescendance plus ou moins policés envers un christianisme discrédité n'est certes pas inédite. *Mutatis mutandis*, si on en croit l'épisode des Actes des Apôtres (17,22-33) qui narre le passage de Paul de Tarse à Athènes aux alentours de l'an 50 ap. J. C., ce fut déjà l'attitude des philosophes de l'Aréopage quand ils entendirent parler de la résurrection telle que la conçoivent les chrétiens. C'est aussi depuis longtemps un trait caractéristique d'une tradition qui a ses lettres de noblesse — l'antichristianisme, compris ici comme attitude dans les débats d'idées. Mais jusqu'à une époque récente, l'agressivité polémique des représentants de cette tradition se présentait comme délibérée et, surtout, ils pouvaient se prévaloir de connaître leur ennemi proclamé là où, aujourd'hui, le mépris ou la condescendance sont devenus, dans les milieux intellectuels, des attitudes majoritaires, quasi spontanées et dans la quasi-totalité des cas (mal) fondées sur une méconnaissance de leur objet. Cette situation définit une des tâches qui incombent aujourd'hui à un

intellectuel désireux, dans ses activités publiques, de parler du christianisme à un public occidental contemporain : faire saisir que le christianisme est une affaire sérieuse (ce qui ne signifie pas nécessairement « vraie ») qui, comme d'autres courants de pensée marquants dans l'histoire de l'humanité, mérite l'intérêt (ce qui ne signifie pas « l'adhésion ») et qui, en tant qu'il est une des formes culturelles qui ont façonné l'Europe, réclame même que lui soit accordé cet intérêt pour permettre l'appropriation, sur un mode éventuellement critique, de notre passé, comprendre ainsi d'où nous venons et où nous pouvons aller. Il ne s'agit donc pas de convaincre ou de convertir, mais d'expliquer ; pas d'arracher une adhésion, mais de maintenir culturellement abordable et vive une tradition qui le mérite ; pas de défendre les thèses et les positions contemporaines des représentants officiels de telle ou telle Église, mais de faire saisir l'intérêt d'un corps de doctrine bimillénaire ; et de rappeler par là que, quoi qu'il en soit de sa valeur de vérité, le christianisme est une des plus grandes constructions intellectuelles jamais entreprises dans l'histoire de l'humanité¹. Ce livre s'est attelé à une partie de cette tâche en tentant de rendre intelligible, pour un lecteur contemporain et avec des outils et des démarches philosophiques qui lui

1. Ce n'est pas nécessairement là un jugement de valeur positif, puisqu'on peut construire de magnifiques et vaines cathédrales de concepts pour défendre et tenter d'explicitier une erreur.

sont accessibles, un thème central de la religion chrétienne (le salut) et quelques questions connexes.

*

Le troisième type de discours où l'on retrouve de façon fréquente la notion de « salut » (et, corrélativement, de « sauveur ») est, sans surprise cette fois, la théologie chrétienne, et spécialement la théologie contemporaine. Mais on y observe aussi un flou et des incertitudes dans l'usage de la catégorie qui, toutes proportions gardées, évoquent ceux du langage ordinaire. Trois exemples significatifs le montrent. On trouve d'abord en librairie un certain nombre d'ouvrages récents dont le titre annonce qu'ils sont consacrés au « salut », mais qui ne fournissent aucune définition ou thématization précises de la notion. En second lieu et sous la plume d'un auteur qu'on ne peut soupçonner d'ignorer ce dont il parle, on rencontre dès la deuxième phrase de la traduction française de l'encyclique *Spe salvi* (*Sauvés dans l'espérance*, 2007) du pape Benoît XVI une apposition, ou une sorte d'hésitation, intrigante pour un lecteur non averti : « Selon la foi chrétienne, la “rédemption”, le salut, n'est pas un simple donné de fait. » Que signifie ici l'apposition « la “rédemption”, le salut » conservée dans le texte comme à dessein : la seconde notion est-elle synonyme de la première, l'explicite-t-elle, voire la corrige-t-elle (la virgule

étant alors l'équivalent de ces « ou plutôt » qu'affectionnaient Descartes et Rousseau) ? Et pourquoi entourer de guillemets le terme « rédemption » alors que « salut » n'en a pas ? Enfin, plus fondamentalement, cette catégorie de « rédemption », souvent tenue pour synonyme de « salut », est, depuis le milieu du xx^e siècle, au centre d'un malaise croissant chez les théologiens et ceux qui s'intéressent à leur discipline. Dans le christianisme latin, la façon dont s'est accomplie la rédemption apportée par le Christ a souvent été comprise comme une « satisfaction » de type sacrificiel ou expiatoire, une transaction compensatoire avec un Dieu irrité, voire vengeur, qui réclamait une « super-victime » pour sceller sa réconciliation avec l'humanité. Ce thème d'un Dieu en colère pour qui « il faut que ça saigne » est non seulement devenu en quelque façon étranger, ou, comme on dit, inaudible pour la conscience commune contemporaine, mais il a aussi été dénoncé de façon cinglante, aussi bien par des adversaires du christianisme (Nietzsche) que par de nombreux théologiens (sur tout cela, voir § 216). Si ces théologiens sont généralement clairs dans ce qu'ils rejettent (une théorie du salut toute centrée sur la souffrance et la mort du Christ), ils le sont souvent moins dans ce qu'ils promeuvent ou proposent de substituer à cette vénérable conception du salut. Une tendance semble se dessiner, pour réclamer que le rôle de la résurrection du Christ soit réévalué dans la « sotériologie » (la théorie du salut) chrétienne. Mais

cette requête reste le plus souvent programmatique et on ne trouve guère d'explications précises sur la façon (le « comment ») dont s'opérerait le salut ainsi envisagé. Par conséquent et à nouveau, des pistes de réflexion s'ouvrent ici : là aussi, un travail de clarification de la notion de « salut » est requis ; et, en contexte intellectuel chrétien, il reste matière à penser dans le domaine de la théorie du salut, par exemple en cherchant à conférer une certaine intelligibilité au processus du salut conçu hors, ou à côté, du cadre conceptuel que fournissaient classiquement les explications par la satisfaction ou le sacrifice.

Je m'aventurerai donc (section IV), en philosophe, sur un terrain qui est prioritairement celui de la théologie et des théologiens. Ce n'est pas sans crainte, pour deux principales raisons. La première est la conscience de n'être pas à la hauteur. La théologie est une discipline extrêmement complexe, qui nécessite pour être correctement exercée la maîtrise d'un grand nombre de savoirs (multiples langues anciennes, linguistique, histoire, philosophie, etc.). Le simple philosophe qui a eu la chance de lire, ou de voir au travail, de bons théologiens sait ainsi tout ce qui lui manque pour pratiquer comme il le faudrait leur discipline. La seconde raison, plus factuelle, est l'appréhension d'un certain régime de discussion bougon, ou chagrin, qu'on observe parfois dans cette corporation quand elle est — légitimement au reste, de son point de vue — soucieuse de défendre ou préserver ce

qu'elle considère comme l'orthodoxie doctrinale. Cela se traduit, de temps à autre, par une manière de se rapporter aux œuvres de l'esprit en se demandant « qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ? » (ou encore « où sont les hérésies ? ») plutôt que de chercher à y repérer d'abord et charitablement ce qui est digne d'intérêt, ou susceptible de nourrir la réflexion. Qu'il soit clair, donc, que c'est avec la plus grande humilité que je me suis risqué à aborder, en philosophe et sans jamais aller très loin, les rivages de la théologie, et qu'on n'a eu cette audace que parce qu'il a semblé utile de susciter une discussion sereine, à présent espérée.

« [La] démarche peut paraître prétentieuse, mais elle est inévitable. [...] Il suffit, pour l'admettre, de se mettre d'accord sur le genre littéraire de ce livre, qui est celui d'un essai, assurément. Si la réflexion chrétienne exige des théologiens très experts, affirmant avec beaucoup de circonspection et très méfiants envers les tentatives de synthèse, à leur gré toujours prématurées, elle peut aussi être grandement aidée par ce genre d'homme qu'on pourrait appeler "un croyant un peu cultivé qui essaie de comprendre" et dont les intuitions bousculent opportunément les spécialistes, afin qu'ils osent interpréter. Il ne faut pas demander plus à une telle entreprise, mais la question qu'elle soulève mérite d'être prise en considération sans plus tarder : nombreux en effet sont ceux qui questionnent [...] au sujet du

salut, et on ne peut les renvoyer indéfiniment aux calendes grecques, sous le prétexte de polir minutieusement une réponse qui n'arrive jamais. » (André Manaranche, *Quel salut ?*)

*

Pourquoi, donc, et indépendamment des justifications intellectuelles qui viennent d'être données, ai-je écrit ce livre qui représente, de prime abord, une bifurcation, ou une embardée (à moins que ce ne soit un déportement vers une « bonne ornière » !) dans mon parcours d'universitaire spécialiste d'histoire de la philosophie classique ? Au moment d'achever cet ouvrage et pour autant que les obscurités et les complexités de la connaissance de soi me permettent d'en juger, la décision de le rédiger et l'effort fourni pour y parvenir m'apparaissent, aussi, comme le résultat d'un faisceau convergent de facteurs motivants : le désir de n'être pas trop infidèle aux rêves et idéaux de ma jeunesse, en écrivant, une vingtaine d'années tout de même après en avoir conçu le projet, le livre dont j'avais eu l'idée et que je m'étais promis de réaliser « un jour » en découvrant lors de mes études l'admirable texte sur la peur de la mort qui ouvre le chant III du *De la nature des choses* de l'épicurien Lucrèce (voir ci-dessous, section II, § 5, et section III, § 10) ; la quarantaine venue, quelque part sans doute vers *le milieu du chemin de la vie*, le sentiment d'une

certaine urgence et l'idée que le moment est venu de se lancer, non seulement dans la rédaction d'un ouvrage de philosophie générale², mais aussi dans le débat intellectuel, pour défendre quelques idées ; la forme de tristesse que j'évoquais plus haut à constater que le christianisme, entendu ici comme configuration culturelle et théorique digne d'intérêt, est assez mal en point ; par conséquent, la conviction qu'une des tâches prioritaires pour un penseur chrétien désireux de dialoguer avec ses contemporains est de traduire les convictions et les catégories, désormais comme « codées », de la foi chrétienne dans le langage de notre monde, pour tenter de les rendre à nouveau efficaces ; dans ce contexte, deux injonctions : l'une glanée dans ces quelques grammes de papier et d'encre noire qu'on appelle la Bible, « vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre raison de l'espérance qui est en vous » (1 P 3,15), l'autre venue d'une vieille chanson de Neil Young dont Kurt Cobain signa la lettre laissée le jour de son suicide, « *it's better to burn out than to fade away* » ; un certain penchant, enfin, partagé avec Descartes pour les décisions auxquelles on adhère avec constance et détermination à partir du moment où on les a prises. De même que le voyageur égaré au milieu de la

2. Il s'agit assurément d'une curieuse façon de passer la fameuse « crise de la quarantaine ». Mais on concédera que ce n'est pas la plus (auto)dévastatrice.

forêt mis en scène dans la troisième partie du *Discours de la méthode* doit, pour se mettre en route, choisir une direction sans être assuré qu'il s'agit de la bonne puis, pour espérer atteindre la lisière, avancer aussi droit que possible dans la direction qu'il a choisie ; de même m'a-t-il semblé que décider de rédiger cet ouvrage, puis le pousser jusqu'à son terme étaient, dans ma situation, une façon d'aller droit.

Du moins est-ce ce que j'ai voulu croire.